

LE FRANC-OBSERVATEUR.



DE LITTÉRATURE ET DE BEAUX-ARTS.

Palma de Majorque.

N° 4.

26 JUILLET, 1849.

L'Écusson de Vifroi-le-Velu.

An 873.

(IMITÉ DE L'ESPAGNOL.)

Barcelonnel.. Tel était le nom que prononçaient avec enthousiasme les armées qui passaient en face d'une jolie ville, à laquelle les montagnes mêmes rendaient hommage et dont la mer baisait les pieds. Ses murailles crénelées avaient à chaque angle une tour élevée, et les soldats qui les gardaient dépendaient du Comte qui gouvernait le territoire au nom de l'empereur Charles-le-Chauve.

Le Comte, appelé Vifroi, était d'un noble aspect et d'une physionomie aimable; sa barbe longue et noire lui couvrait la poitrine, et ses yeux qui scintillaient comme deux étoiles n'étaient pas sans quelque sévérité. Son costume était une armure reluisante à laquelle était attaché un écusson d'or sans timbre ni quartiers, le même qui dans son palais tenait lieu d'armoiries. Il y avait long temps que Vifroi se montrait triste et mélancolique et ses paroles n'étaient plus empreintes de paix et de consolation, comme lorsqu'il revint de la guerre, la première fois.

En vain les nobles faisaient-ils leur cour à Vifroi et cherchaient à distraire son regard toujours fixe sur son écu, en vain le peuple lui donnait-il le titre de roi et l'invitait à jouir un peu mieux de l'incalculable don de la paix, mais la réponse qu'il faisait à toutes ces démonstrations était toujours la même:

La véritable paix nous est encore inconnue,

et il faut, pour la trouver, répandre beaucoup plus de sang!

C'est cette même réponse qu'il murmurait un jour tout contrit dans sa chapelle; quand tout-à-coup écartant les mains qui soutenaient son menton et regardant avec avidité entre les grilles qui avaient vue dans la campagne, il releva son front baigné de sueur, ouvrit la bouche et respira avec force, tout en ayant l'air de suivre ou de chercher un objet qui absorbât son attention. Les gardes qui ne perdaient aucun de ses mouvemens tournèrent aussi leurs yeux vers l'endroit qui captivait le regard du Comte, et virent briller, au loin, et se croiser au travers des bois une multitude d'armes se dirigeant vers le Nord.

— Oh! malheur! dit aussitôt le Comte en s'accrochant à la double grille et frappant avec force sur son écusson. Voyez-les, comme ils avancent! Ils vont tous jouir de la victoire et moi je resterai tranquille dans mon palais!.. Tous cherchent la gloire au péril de leur sang, et moi je calmerai l'impétuosité du mien sans gagner aucun titre pour mon peuple!..

Et ce disant, il courut de la grille au pied de l'autel, et étendant les mains sur son écusson, il s'agenouilla d'une façon suppliante devant l'image d'un Christ dont il baisait le sang, tout en murmurant ces paroles:

Par ton sang, Seigneur, tu délivreras un monde; fais que je rende aussi libre un seul état, quoiqu'il y aille de mon sang!

A peine Vifroi était-il sorti de la chapelle que toute la ville savait déjà quel sentiment occupait son cœur; aussi, un peu après les salles du palais n'étaient-elles plus assez vastes pour contenir la foule de nobles et de vassaux qui étaient accourus pour le consoler.

— Pourquoi cette tristesse, invincible Comte? Voulez-vous, seigneur, que votre loyale noblesse prépare des fêtes et des tournois qui puissent distraire et réjouir votre imagination? disaient quelques nobles de la cour.

— Voulez-vous, seigneur, que nous organisions des danses ou des festins de cour, afin que la grâce et la beauté de nos jeunes filles, qui surent charmer autrefois le cœur du Comte, y puissent briller avec plus d'éclat? disaient les courtisans du palais.

— Voulez-vous, seigneur, que vos serviteurs fassent un tout autre usage de leurs armes et représentent une chasse d'ours ou bien un combat de bêtes féroces dans un cirque? disaient certains paysans et soldats qui ne savaient plus à quoi les employer.

— Veut-il le galant Comte et chevalier qu'on lui brode de fines devises, ou qu'on tresse des couronnes pour récompenser la prouesse du plus vaillant? disaient quelques jeunes filles, tout en épiaut un de ses regards.

— Peut-être, voulez-vous entendre quelque histoire de roi ou de chevalier, ou qu'on chante la fierté des héros du Nord? disaient certains chanteurs populaires protégés par la noblesse.

— Non, non!... ne parlez pas du Nord!... s'exclama tout-à-coup le Comte, comme profondément froissé dans ses plus intimes sentiments. Ne chantez point ce que moi seul je devrais chanter! Tournois, fêtes, bals, jeux, chasses, devises, triomphes, chants, romances... est-ce assez que tout cela pour mon désir?... Je veux la paix en faisant la guerre, je veux faire disparaître un fief sans le briser, et n'être jamais ennemi du Seigneur... Partez, et tous armés revenez aussitôt.

Les paroles du Comte furent suivies du son d'instruments guerriers qui, du palais appelaient au combat. On ne tarda pas à voir réunies sur la place les troupes des chevaliers et les compagnies de soldats qui, n'attendaient plus que le moment d'être agréables à leur seigneur... lequel apparut soudain couvert d'une brillante et solide armure, son écusson d'or et l'épée en main, prêt à diriger son armée vers le Nord.

— Où allons-nous, Comte?... dirent quelques chevaliers à leur guide qui contemplait alors le lisse de son écu de pierre qu'on voyait à l'entrée du palais.

— Être heureux... nous allons chercher les quartiers qui manquent à cet écusson, répondit-il, en montrant avec son épée la rustique armoirie. Et se plaçant ensuite à la tête de l'armée, celle-ci, silencieuse et soumise se prit à le suivre par le même lieu, où peu d'instans, avant, avaient croisé les étincelantes armes d'autres soldats. *(La fin au prochain numéro.)*

Réjouissances nocturnes.

Il n'est, peut-être, aucun charitable voisin qui, visitant notre capitale, durant la saison chaleureuse, n'ait trouvé singulières et même originales nos réjouissances nocturnes. Et pour peu que son enthousiaste imagination se soit reportée à tout ce qu'on raconte des joyeuses nuits vénitienne, combien son désenchantement n'a-t-il pas dû être alors plus cruel. Et comme il aura critiqué sans pitié! et comme il se sera dit d'un ton dédaigneux:

— Bah! aller suspendre toute une musique militaire au vol, en l'honneur d'un saint quelconque, dans des rues tortueuses et étroites où, certes, il faut, non-seulement, être bon danseur, mais savoir encore gymnastiquement sur le bout durillonné des doigts du pied la foudroyante Polka... ou être, tout-à-fait, au courant de ce qu'on peut trouver d'épouvantable en patageant dans le vide... C'est un drôle de goût, entre une multitude d'hommes jeunes et vieux, de femmes belles et laides, tout confondu pêle-mêle, que de se pousser, que de se coudoyer, que de s'étreindre, que de se bousculer, que de s'étouffer... en musique; sans doute c'est une consolation, mais il vaudrait mieux ajourner ce passage indéfiniment et ne pas l'essayer pendant tout l'été. Je ne dis rien de la chaleur... on n'y peut pas tenir, on s'y fond véritablement... c'est un bain d'étuve au plus fort de la canicule!.. Si ces fêtes étaient au moins toujours célébrées dans des endroits vastes et aérés, ou bien en hiver, s'il était des saints à propos pour cette saison, on ne craindrait point de respirer un tout autre air que celui d'une atmosphère d'haleines, et quelles haleines bien-souvent! et chacun jouirait alors d'un plaisir qui devient, par ce moyen, un insupportable divertissement. Je ne sais si ces fêtes sont agréables aux saints qu'elles veulent honorer, mais à coup sur s'ils s'y trouvaient d'aussi près que moi ils s'en dégoûteraient bientôt!..

A ce charitable voisin on pourrait lui répondre: que nos fêtes n'en seraient pas moins brillantes sans sa présence, que chaque pays a ses usages, qu'il n'est point de province qui n'ait sa tradition plus ou moins absurde profondément enracinée, que s'il fallait énumérer et critiquer les anomalies qu'on rencontre dans les capitales qu'on suppose les mieux civilisées, l'avantage, sous ce rapport, sans présomption aucune, serait, peut-être de notre côté! Sans aller plus loin, quoiqu'il n'y ait aucun point de ressemblance mais seulement parce que nos relations avec cette ville sont si fréquentes, n'est-ce pas étrange que de voir se promener dans toutes les

rues de la populeuse et élégante Marseille, huit jours avant la Fête-Dieu un brave bœuf, qui n'a rien de commun avec le Veau d'or, accompagné de quatre personnages vêtus à l'antique, l'un d'eux donnant la main à un petit-garçon, à peine sorti des bras de sa nourrice, affublé de la peau du mouton de St.-Jean, suivis, tous, de quatre à cinq joueurs de tambourin au milieu d'un cortège immense de curieux, qui exécutent devant chaque maison ou magasin que le bœuf a daigné visiter et y laisser en souvenir... vous m'entendez? des valse et des contredanses entraînant au son de joyeux flageolets et aux grands trépignemens des personnes favorisées par un tel excès de tendresse de la part du docile animal, car en cette circonstance le *cadeau* est de rigueur et d'un bon augure, sans lui la superstition courrait alarmée. Aussi n'est-il rien de mieux pour contenter la majeure partie de ces bons habitants que de faire prendre médecine au benêt compagnon cornu et, selon le tintement et la couleur de la monnaie tombée dans le plateau, l'obliger de purger à souhait. Je le répète, n'est-ce pas étrange? et plus étrange encore de voir se prélasser majestueux dans les rangs de la procession de la Fête-Dieu, ce même bœuf, monté alors par le petit St.-Jean et entouré des mêmes personnages qui l'ont accompagné pendant huit jours dans ses triomphantes promenades?... Et n'est-ce pas étrange aussi à Barcelonne, à Valence, de voir à cette même procession des statues en forme de géans qui loin d'attirer le respect qu'exige cette ovation rendue, au Très-Haut, servent plutôt de distraction et de risée à tous les étrangers?... Enfin, nous pourrions citer d'autres exemples qui ne laisseraient pas de former un singulier contraste avec nos usages: mais non; car notre avis est que toute coutume acceptée et sanctionnée depuis longtemps par un peuple doit être respectée.—Ainsi donc, Mrs. nos censeurs promenez-vous à nos fêtes nocturnes, jetez par-ci, par-là, des regards, des louanges et des noisettes à nos belles jeunes filles, et, certainement, devez-vous, à ce commun rendez-vous, de voir l'ange qui vous apparut un instant et que vous n'espériez revoir que dans vos rêves, étouffez de chaleur et taisez-vous, car vous ignorez combien de fatigues et de travaux il en a coûté à nos jeunes artisans pour parvenir à célébrer dignement chaque année l'anniversaire que vous maudissez tout-bas.

Il est certain que nos réjouissances d'aujourd'hui ne ressemblent en rien à nos réjouissances d'autrefois. Dans leur origine, dues seulement à une ardente piété, elles étaient aussi simples que les mœurs qui les virent naître. D'abord, au xiv siècle, époque où remonte notre première fête nocturne, (j'en demande pardon à nos antiquaires), célébrée par les potiers de terre en honneur

de la Trinité, leur patron, il n'était question que de quelques drapeaux, de quelques tapisseries appendues dans le voisinage de la chapelle où de l'église où se vénérât la sainte-image, de quelques feux en forme de torches, placés de distance en distance, commencement des illuminations, et d'une espèce d'instrument appelé cornemuse qui servait pour accompagner, à leur entrée et sortie du temple, les syndics et les confrères le jour de la solennité. Plus tard on y ajouta un éclairage de meilleur goût et les rues environnantes apparurent recouvertes de belles étoffes, de riches damas où pendaient en festons de fraîches guirlandes de feuillage, mêlées à des tableaux de toute sorte, et la musique fut d'un plus charmant effet. C'est ainsi que la St.-Jean, patron des tonneliers, était en 1441 la fête la plus concourue. Le môle, on en laissait la porte ouverte toute la nuit, les navires, la bourse, le jardin royal étaient agréablement illuminés. Ce jardin était ouvert, ce jour-là, seulement, par ordre du vice-roi, à toute la population qui accourait en foule s'y promener; tandis que le magistrat municipal et les principaux chevaliers, montés sur de fringans chevaux, parcouraient toute la ville et assistaient le soir à de joutes navales.

Saint-Jacques et sainte-Anne eurent longtemps de belles fêtes nocturnes en mémoire du Conquérant.

Saint-Christophe, patron des tanneurs, fut aussi, depuis le commencement du xiv siècle, célébré avec solennité. Et les réjouissances accordées à notre illustre *Raimundo Lulio* sont dues à sa traslation dans la chapelle où il repose, en 1448.

Mais celle qui conserve encore, entre-nous, un ancien reste de sa splendeur passée est sans contredit la fête dédiée à notre compatriote la béate *Catalina Tomas*, depuis sa quatrième translation en 1628.—Le jour anniversaire de cette fête on voit, à l'entrée de la nuit, parcourir, au milieu d'une joyeuse et bruyante population, un char triomphal trainé par six mules élégamment harnachées; espèce d'apothéose où s'élève radieuse, entre plusieurs chérubins et une foule de musiciens chantant des louanges, une jeune enfant représentant notre héroïne de *Valldemosa*, escortée d'une multitude de cavaliers portant torches et flambeaux....

Nous pourrions encore énumérer quelques réjouissances ajoutées à nos anciennes fêtes, mais la différence en est si peu remarquable qu'il est inutile de les rappeler.

Nous le répétons: nos fêtes n'ont rien de commun avec celles que solennisèrent nos aïeux, elles ont varié, et peu à peu les a-t-on vu s'accommoder aux usages et aux circonstances de chaque époque. Autrefois elles se célébraient en l'honneur du patron, aujourd'hui, par le moyen

d'une souscription, on la célèbre, entre des gâteaux et une sérénade, en mémoire d'un nom.

N'importe! Est-il rien de plus saintement innocent et de plus profitable, même, que nos réjouissances nocturnes d'à présent, et ne méritent-elles point que la tradition en conserve le souvenir aux générations futures? Sans doute. Et elles ne manqueront pas, en dépit des envieux, de rendre hommage à notre bon goût.—J. C.

AIMONS-NOUS TOUJOURS.

Romance.

Vous me fuyez!... et pour une autre!
Ce n'est pas là, ce qu'autrefois
Mon bras appuyé sur le vôtre,
Vous me jurâtes tant de fois;
Non... quand je vous disais: je t'aime!
Qu'à vous appartenait mes jours,
Qu'en vous était mon bien suprême,
«Aimons-nous, disiez-vous, toujours!»

«Aimons-nous, disiez-vous, sans cesse,
«Car ton amour remplit mon cœur;
«C'est la coupe de mon ivresse;
«C'est le rêve de mon bonheur.
«Par lui, vois-tu, mon existence
«Coule noblement en son cours,
«Sans lui, pour moi, plus d'espérance:
«Aimons-nous, aimons-nous toujours!»

Devais-je croire qu'en votre âme
Il était d'autres sentimens?
Et qu'on pouvait, comme un infame
Violer ses plus beaux sermens?
Non, car mon âme noble et pure
Jugeait sincères vos discours,
Et c'est sans crainte de parjure
Qu'elle jurait d'aimer toujours...

Vos soupirs, vos propos frivoles
Ont près d'une autre réussi?
Il est un charme en vos paroles!..
Et vous la tromperez aussi!
Allez, poursuivez votre ouvrage,
En votre force ayez recours:
Brisez-nous sous vos pas... courage!
Et nous vous aimerons toujours!..

Jaume Cabanellas.



OBSERVATIONS.

Le public de notre théâtre a revu avec plaisir la reprise des drames *D. Francisco de Que-*

vedo, Lazare le pâtre et *Doña Mencía*, d'autant plus que dans les deux premiers Mr. Alba a su donner au principal rôle de l'un le caractère et la physionomie qu'on semble entrevoir dans la plupart des ouvrages populaires de ce célèbre écrivain espagnol, et dans l'autre ce coloris qui distingue presque toute la gent du peuple d'Italie. Mme. Pamias a été admirée dans l'un et l'autre drame, mais surtout dans le rôle de *Doña Mencía* où elle fut admirablement belle, particulièrement dans l'accès de délire du troisième acte. Mlle. Burgos fut intéressante dans le personnage d'Ines. On nous promet samedi prochain un drame nouveau de circonstance: *La beata Catalina Tomas*, nous ne doutons pas du succès. On assure que le *Philtre* de Donizetti a été mis à l'étude et qu'il sera représenté incessamment. Ce sera une bonne-fortune pour les dilettanti.

= Notre *Lycée* majorquin repose en ce moment pour s'éveiller, sans doute, plus dispos que jamais à donner des preuves davantage satisfaites que celles que nous avons, déjà eu lieu d'admirer.

= Le Cirque olympique est, définitivement le rendez-vous du bon ton, un tel honneur doit engager Mr. Gimenez, son directeur, puisque la pantomime de *Mazeppa* a si bien réussi, à faire représenter au plutôt, car le public aime le changement et la nouveauté, les épisodes que nous avons indiqué dans notre dernier numéro: *La fuite de Mathilde, Le guerrier défendant son drapeau*, et s'il veut, même, la scène de *l'Arabe et son cheval*, persuadés, d'avance, que le vif empressement des spectateurs rendra justice à sa bonne volonté.

= Notre siècle est le siècle des métamorphoses! Ah! si Ovide vivait!.. Les rôles sont changés. Autrefois l'homme était véritablement homme, mais aujourd'hui on peut commencer à douter, en apparence au moins, le voyant à la promenade, au théâtre, dans les réunions se servir de l'éventail avec autant de grâce que la femme la plus coquette n'en eut jamais... Aussi, il ne sera pas étrange, non plus, de voir la femme manier le baton, puisqu'il en est, dit-on, qui portent les pantalons, déjà... bravo!

LOGOGRIPHE.

Par mon pouvoir je cache les mystères
Que l'amour, la pudeur célèbrent tour-à-tour.
Six lettres sont le mot. Retranchez des dernières
Jusqu'à deux, et verrez s'éclipser tout amour.
Mais si vous enlevez du mot les trois premières,
Vous saurez où Vénus reçut, enfin, le jour.

Le mot de la dernière charade est *courage*, où l'on trouve *cour* et *age*.

IMPRIMERIE DE MR. PHILIPPE GUASP.

